

« Les Souffrances du jeune Werther » est un roman d'une enthousiasmante tristesse. Michel Chaillou se souvient ici des débuts d'une idylle vouée à la catastrophe.

par Michel Chaillou*

On a tous lu cette histoire. On a tous cru lire cette histoire d'un jeune homme au cœur innocent qui s'éprend d'une jeune fille promise à un autre et qui ne voulant trahir ni cet ami ni son amour le paye de sa vie. Je ne sais pas l'allemand, condamné donc à percevoir la longue plainte sans les notes restées là-bas à jamais dans la sourdine d'un paysage, à Wetzlar, dans la Hesse, au bord capturant de la rivière Lahn. Goethe dans son autobiographie *Poésie et Vérité* nous parle d'un jeune docteur en droit de vingt-trois ans qui était lui-même venu effectuer un stage juridique au tribunal de cette localité dont les abords se révéleront à ses yeux plus charmants que son centre. Eût-il pu être Werther ? Ce livre lui restera toujours pénible à évoquer et l'état qualifié par lui de pathologique qui le suscita. Alors, il paraissait pourtant aux yeux d'autrui un jeune homme vif, de grandes lectures, fertile en expressions imagées, qui faisait grand cas de Jean-Jacques Rousseau, qui adorait

AKG PHOTO PARIS

les enfants dont il était aimé, aspirant à la vérité, mais dégagé de toute contrainte, de tout principe. Chacun sentait que la pierre roulante de son indéniable talent eût pu l'entraîner au précipice, la raison planant en lui n'ayant pas encore trouvé matière où se poser.

Quand le roman commence, dans la traduction de Bernard Groethuysen (1), c'est l'accent qui frappe, l'exclamative effusion sans objet. On devine qu'une fleur ne pousse que pour être ravissante et cueillie, qu'un jardin ne s'étale que pour l'aise d'un cœur jardinier, qu'herboriser dans les hautes herbes revient à pactiser avec soi et que le premier rayon du soleil suggère déjà la nostalgie du dernier parmi la forêt épaisse de nos âmes qui cherchent à se faire jour, un jour qui n'attend que l'aimée. Mais la suite appartient au roman que vous pouvez lire et dont je ne désire pas déflorer l'enthousiasmante tristesse. Je voudrais simplement retracer les débuts de cette idylle engagée d'abord avec la nature, avec le vin, la bière, le café, la lec-



Les Souffrances du jeune Werther (vers 1880).

ture d'Homère dans le petit cabaret d'un village nommé Wahleim (en réalité Garbenheim, proche de Wetzlar) sur une colline dont la vue sur la longue vallée retourne l'être et servi par une vieille femme serviable et sous des tilleuls noués par l'affection de s'ombrager mutuellement sur la place devant l'église alors que tout le pays en cette après-midi de la fin mai s'occupe aux champs, et qu'il ne demeure auprès du jeune Werther qui s'apprête à les dessiner qu'un marmot de quatre ans aux yeux de vertige et noirs assis à même la terre et ayant entre ses jambes un enfant de six mois et derrière eux un bout de haie, la porte d'une grange et la mousse du pêle-mêle d'objets divers. On s'entendrait respirer, on percevrait presque la planète terre roulant dans l'espace et le système solaire. C'est un moment ineffable. Rien n'a encore été accompli, tout reste à faire.

Goethe avouera à peu près dans son autobiographie avoir voulu en composant *Werther* s'affranchir intérieurement de tout élément étran-

ger, considérer avec amour choses et gens et les laisser agir sur lui. Grande leçon ! Ce sont ces agissements d'une vérité dormante qu'il faut prendre toujours soin de ne pas trop réveiller. L'histoire que Goethe nous contera bientôt s'imprimera dessus en surimpression. Mais les mots en cette fin de course sentimentale close par le suicide du héros deviendront alors à peine possibles. Ils nommeront sans signifier autre chose que le soupir du malheur. On entend le coup de feu, un voisin surgit, le médecin arrive, un sang rapide tache le fauteuil, Charlotte l'aimée en pure perte s'évanouit, Albert son mari ne sait qu'exprimer, bientôt toute la ville est là et les larmes infinies. Elles coulent toujours, sans doute d'une saveur plus larmoyante en allemand, embuant à jamais l'ultime page. □

(1) Ed. Folio-bilingue (1990). Une nouvelle édition des *Souffrances du jeune Werther* vient de paraître au Livre de poche Classique dans la traduction de Pierre Leroux revue par Christian Helmreich, avec introduction et notes.

Quand le roman commence, c'est l'accent qui frappe, l'exclamative fusion sans objet.